L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 5 SEPTEMBRE 1885. 59me Année

Dufour, Dennet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 5 SEPTEMBRE 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Ventes qui ont lieu à la Bourse d'Encan St-Charles, rue St-Charles.

PAR SPEAR & ESCOFFIER—Neuf lots de terre situés dans l'île borné par les rues Dergenois, Broad, Quartier et Hôpital.

Aussi, à la Bourse d'Encan Arcade, rue Magazine.

PAR W. I. HODGSON—Maison en bois à deux étages No. 44 rue S. Liberté :—Propriété améliorée, No. 226 rue Howard ;—Terrain au rue Johnson.

Le Sud.--Les cinq dernières années.

Nous avons essayé de prouver, hier—et nous croyons y avoir réussi—que la Nouvelle-Orléans n'est pas aussi dépourvue d'industries qu'on veut bien le dire; qu'elle aussi possède son contingent de fabriques, et qu'elle pourrait, dans une Exposition exclusivement consacrée aux produits manufacturiers, tenir une place convenable. Nous sommes en droit d'en dire autant—bien davantage même—du Sud en général, et de la Louisiane en particulier. Il est bon de constater de pareils faits, surtout au moment où l'on entre dans une nouvelle année commerciale. Cela contribue singulièrement à relever les esprits, à ranimer les cœurs. Sous d'aussi heureuses impressions, on se sent mieux disposé à fournir vaillamment la carrière. Notre époque ressemble beaucoup à ces arènes où vont se mesurer chevaux de course et athlètes. On exerce, on excite les concurrents, on redouble en eux l'élasticité, l'énergie des muscles, on les *entraîne*. Nous sommes un peu comme les héros du turf; nous avons besoin d'être encouragés, enlevés, entraînés. Rien n'y peut réussir comme le spectacle, sans cesse renouvelé, des progrès qui s'accomplissent autour de nous, que nous accomplissons nous-mêmes, sans trop nous en rendre compte.

Ce qui frappe le plus, dans le tableau de la situation économique des Etats-Unis, c'est le contraste que l'on y aperçoit, au premier coup d'œil, entre le Nord et le Sud.

Le premier, après une course échevelée d'une vingtaine d'années, semble s'arrêter, épuisé. Il y a une sorte de stagnation dans les grands Etats tels que le New-York, le Massachusetts; bon nombre de filatures y ont interrompu leurs travaux; bon nombre de hauts fourneaux y ont éteint leurs feux. Quant aux assessements, ils ont à peine grossi de quelques millions de dollars, d'un pour cent, tout au plus; fréquemment l'augmentation n'est presque pas appréciable.

Le second, au contraire, après s'être laissé longtemps distancer, a pris un magnifique élan, il bondit de progrès en progrès, avec une rapidité prodigieuse. Prenez les tableaux des assessements de 1879 à 1880—l'année du dernier recensement—vous y trouvez un total de $2,184,208,505, chiffre déjà très convenable, surtout quand on songe que notre malheureuse section sortait à peine de la période de reconstruction, qui n'avait été pour elle qu'une série de désastres et d'humiliations. Jetez maintenant les yeux sur les assessements de 1885; les chiffres en sont étonnants; ils donnent un total de $3,078,514,435—soit, en cinq ans, une augmentation de $892,705,930. La hausse annuelle est en moyenne, de $178,461,186. En d'autres termes, la richesse du Sud a presque doublé, elle a augmenté de 41 pour cent.

Quelle part a prise la Louisiane dans cette hausse généralé! le voici. Les assessements avaient été, en 1880, de $158,587,495; ils ont atteint, aujourd'hui, la somme de $220,000,000—l'augmentation a été de $61,412,505. Le progrès est énorme et prouve que nous ne sommes pas restés autant en dehors du mouvement qu'on l'a prétendu. Et pourtant, nous avons eu à lutter *contre des calamités dont n'ont pas été affligés, comme nous, les onze ou douze autres Etats; nous avons eu à subir inondations sur inondations.*

Passons à la situation agricole.

En 1880, la valeur des produits du Sud avait été, d'après le recensement, de $549,850,000. En 1884-85, elle s'est élevée à 669,077,000. Il y a donc eu, ici encore, augmentation de $119,227,000—soit, de 22 pour cent.

Dans les deux cas, l'accroissement a été plus grand que celui de la population. Les assessements donnent une hausse de 41 pour cent, les produits agricoles, une hausse de 22 pour cent, tandis que pour la population, le progrès n'est que de 15 à 20 pour cent. Il n'est donc pas parce que nous avons eu plus de bras à notre disposition que nous avons augmenté nos richesses, mais parce que nous avons mieux travaillé, mieux cultivé la terre, parce que nous avons employé de meilleures procédés de culture et des instruments aratoires plus perfectionnés. Tout l'honneur de ces progrès revient à l'ancienne population, qui, en partie poussée par la nécessité, en partie aiguillonnée par le spectacle de ce qui se passait autour d'elle, a déployé une énergie, une activité, une intelligence, dont n'est montré tout étonné le reste de l'Union qui ne l'en croyait pas capable.

Après avoir fait de si grands pas dans la sphère agricole, tout autre peuple penserait peut-être qu'il a rempli convenablement sa tâche, qu'il a le droit de se reposer, et il laisserait volontiers aux autres la gloire aussi bien que le bénéfice des progrès industriels et manufacturiers. Il n'en est pas ainsi pour le Sud; sa course est plus rapide encore dans cette autre sphère.

En ce qui concerne les filatures de coton, l'accroissement est réellement prodigieux. Le Sud en possédait 161, en 1880; il en a, cette année, 304. Quant aux broches, elles se sont élevées du nombre de 542,048 à celui de 1,161,466. L'augmentation est de plus du double—de 114 pour cent.

Le résultat est plus étonnant encore dans la grande industrie métallurgique—industrie complètement inconnue, il y a quinze ans, dans notre section. On ne se doutait même pas alors qu'elle possédât les matières premières nécessaires pour l'exercer.

En 1880, les Etats de l'Alabama, de la Géorgie, du Kentucky, de la Caroline du Nord, du Tennessee, de la Virginie, dont on commençait à exploiter les mines, produisaient 210,722 tonnes de fer. Dans les six premiers mois de 1885, ils en sont arrivés au chiffre de 298,189 tonnes, et il règne dans leurs usines une activité inexplicable pour les autres régions qui, adonnées aussi à cette industrie, sont obligées d'interrompre leurs travaux, de fermer les portes de leurs manufactures, de leurs haut-fourneaux. Ces six Etats si favorisés comptent produire, avant la fin de l'année, 641,000 tonnes. Les accroissements sont tels et les succès si grands, si rapides, que la Pennsylvanie, le grand Etat de la métallurgie, est obligée de s'avouer vaincue; elle reconnaît qu'elle ne peut lutter avec l'Alabama, et l'on voit certains de ses industriels se hâter de porter non seulement leurs capitaux, mais leur matériel, dans le Sud, pour tâcher de s'y refaire des pertes qu'ils ont essuyées soit à Philadelphie, soit à Pittsburgh.

Ici, nous ne voyons pas encore figurer la Louisiane, mais son tour va venir. Elle aussi, elle est admise au rang des Etats miniers. Il s'y fait en ce moment de grandes études qui ont déjà abouti à des résultats inattendus, inespérés. Nul doute qu'avant un an, on ne commence à exploiter nos vastes mines et nos splendides carrières.

Nous avons trop souvent parlé de nos richesses forestières, pour avoir besoin d'y revenir. Tout le monde sait que les Etats du Sud sont maintenant la principale ressource du Nouveau-Monde et d'une partie de l'Ancien, pour les bois de charpente et les bois de construction maritime.

Terminons par un court tableau qui résume tout ce que nous venons de dire :

En 1880.	
Produits agricoles	$549,850,000
Elevage et laiterie	130,600,000
Manufactures	315,924,774
Mines	6,978,760
Total	$1,003,353,534
En 1885.	
Produits agricoles	$669,077,000
Elevage et laiterie	168,500,000
Manufactures	445,656,000
Mines	20,872,000
Total	$1,304,105,000

Il y a augmentation totale de $300,751,455 ou de 30 pour cent.

Nous n'avons rien à ajouter à ces chiffres; ils sont assez éloquents et peuvent se passer de commentaires.

M. H. BILLARD (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'*Illustration* et du *Monde Illustré* du 22 août.

Le *Times*, Shreveport, paroisse Caddo, Louisiane, du 3 septembre :

Le capitaine Joe Bossican est de retour d'un voyage d'inspection dans les prairies de Caddo. Il rapporte que les récoltes sont favorables; il n'a vu, nulle part le ver du coton; il n'en a entendu parler par personne. Depuis ici jusqu'aux collines, au nord, le coton est superbe; il sera très abondant.

—On a beaucoup exagéré les dégâts occasionnés au coton par le ver, la chenille et autres causes. Naturellement, il y a eu bien des alarmes, mais après informations prises, nous pouvons affirmer que le dommage n'est pas sérieux. Par conséquent, la gaieté est revenue chez nos planteurs, et la perspective leur semble très encourageante.

Le coton donnera peut-être une des plus belles récoltes qu'il y ait encore eu ici. Shreveport en profitera, nécessairement.

—Les autres produits de la terre sont en bon état. Il faudrait des temps désastreux pour détruire tant de belles promesses.

—Notre marché monétaire est bon. Nous n'avons donc pas à nous plaindre.

—Les rapports de l'ingénieur Enderlé sur les mines de fer dans la paroisse Bossier et ailleurs sont fort encourageants. Donc, plus de doutes à avoir à ce sujet. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est le capital pour développer cette industrie; nous devons travailler à l'obtenir du Nord, qui le possède.

L'*Enterprise*, Nlle-Ibérie, paroisse Ibérie, Louisiane, du 2 septembre :

—Le temps est favorable, depuis plusieurs jours, à la moisson du riz, et les travailleurs étant très nombreux nos planteurs ont bien fait.

—Nos industries locales renaissent. La fabrique de bardeaux et le moulin à scie de MM. Gall & Pharr, ainsi que la fabrique d'huile de coton, fonctionnent de nouveau.

—Décédée, dimanche soir, à la résidence de son mari, à l'âge de 73 ans, Mme Louise Honorine Devillier, épouse de notre estimé et vénérable concitoyen, Mr. Faustin Dupuy. Nous prions la famille affligée de recevoir nos sincères compliments de condoléance.

Le *Democratic Review*, Natchitoches, paroisse Natchitoches, Louisiane, du 13 août :

Les planteurs de cette paroisse n'avaient aucune inquiétude au sujet des chenilles, mais depuis quelques jours, celles-ci ont fait leur apparition sur plusieurs habitations et sont assez nombreuses pour causer de l'alarme. Beaucoup de nos cultivateurs diffèrent encore d'opinion sur l'époque à laquelle le coton sera mangé; ils ignorent si c'est le 15 ou le 20 septembre.

—Sa Grace, l'Evêque Durier tente tous les efforts possibles afin d'établir, dans notre ville, une école de garçons et de filles. Il est, à cette heure, en correspondance avec des religieuses instruites et expérimentées, qui, probablement, consentiront à ouvrir un établissement parmi nous. Une école comme celle dont il est question serait, indubitablement, rémunératrice. D'abord, elle n'aurait aucune rivalité quelconque; attendu que nous n'avons rien de semblable ici; en outre, nos citoyens sont de plus en plus persuadés que le système d'écoles publiques est du tissu des dans notre paroisse, et qu'il leur faut soit envoyer leurs enfants dans un Etat qui offre les avantages d'une instruction publique, soit les envoyer aux écoles privées. En un mot, ils voient la nécessité de faire quelque chose pour eux-mêmes sous le rapport de l'enseignement et de moins compter sur l'Etat, qui, jusqu'à présent, ne leur a pas donné des facilités suffisantes.

Le lasso du gardien de troupeau dans les prairies des Etats Unis, a 60 pieds de longueur. Le gardien le fait balancer au-dessus de sa tête et sur l'épaule gauche, puis il le lance en lui donnant une secousse particulière qui le tient étendu jusqu'à ce qu'il s'enroule autour de l'objet qu'il s'agit de saisir. Celui qui sait son métier, ne cherche plus à attraper l'animal par les cornes, il essaie de le faire tomber immédiatement.

A une des dernières exhibitions du Wyoming, un gardien habile se faisait désigner par le public, la jambe qu'il devait attraper, et jamais il ne manquait son coup.

Les Etats-Unis ont trois fois autant de milles de lignes télégraphiques que tout autre pays du globe; ils ont le double de bureaux télégraphiques et envoient deux fois autant de télégrammes. Chiffres pour l'Union :

163,940 milles de fils, et 14,402 bureaux. L'an dernier, il y a été expédié 57,942,244 dépêches.

La Russie vient après les Etats-Unis; elle a 53,736 milles de fils, mais peu de bureaux, et envoie peu de télégrammes.

La France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Australie passent avant l'Angleterre sous le rapport des milles. Elles ont, la 1re, 45,878; la 2e, 45,079; la 3e, 31,121; la 4e, 27,831. La Grande Bretagne avoit 31,145,861 télégrammes par an et passe, sous ce rapport, avant les contrées que nous venons de nommer.

Un ouvrier mécanicien de Brooklyn, New York, vient d'inventer une machine à coudre d'une puissance étonnante; elle fait 80 pour cent plus d'ouvrage que toutes les autres. On l'a essayée avec une machine à vapeur; elle a donné 2,200 points à la minute. On la fait partir et arrêter instantanément. Elle est d'une construction extrêmement simple. Il est très facile de la diriger et elle coud toute espèce de matière, depuis le cuir jusqu'à la toile la plus fine.

La ville d'Abilène, Etats-Unis, a fait, depuis quelques années, des progrès prodigieux. En 1881, elle avait une population de 200 âmes; elle en compte maintenant 5500. Elle possède 50 magasins, 2 banques nationales, 2 hôtels, une maison de cour qui a coûté $66,000, un théâtre de $30,000 et elle a expédié, cette année, 6,000,000 de livres de laine.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Un habitant du New Jersey, qui a émigré dans le Sud de la Floride, y a planté, sur 2500 acres, 200,000 cocotiers dont il avait fait venir la semence de l'Amérique du Sud. La moitié des arbres ont 2 ans; l'autre moitié, un an seulement. Quand toute cette plantation sera en plein rapport, chaque arbre donnera un revenu de $3 à $5 par an.

La propriété dont nous parlons est située sur la rive de l'Atlantique. Elle est à l'abri de la gelée.

Le *Temps* du 21 août :

Nous avons exprimé l'espoir que la session des conseils généraux servirait beaucoup, au moins en province, à tempérer la polémique et à éteindre les divisions qui menacent de disloquer le parti républicain et de compromettre la nouvelle victoire sur laquelle il a le droit de compter. Cet espoir est confirmé aujourd'hui par les allocutions qu'ont prononcées, en prenant place au fauteuil, trois ou quatre présidents de ces conseils et que les journaux des départements nous apportent. Nous citerons, entre autres, celles de M. Marcel Barthe à Pau, de M. Adrien Hébrard à Toulouse et de M. Magnin à Dijon. Le plus important de ces discours est celui de M. Magnin et il vaut la peine qu'on s'y arrête.

Le grand organe de Paris analyse l'allocution, et termine ainsi :

M. Magnin a justement rappelé les dangers que l'Assemblée unique de 1871 a fait courir à la République et les angoisses que nous avons tous éprouvées pendant cinq ans alors que tous les matins, par un simple coup de majorité, nous pouvions nous réveiller en pleine monarchie. Il était difficile de mieux faire ressortir l'inappréciable avantage d'un Sénat républicain qui, uni au président de la République, à supposer que le suffrage universel, dans une heure d'affolement, envoyât une majorité monarchique à la Chambre, pourrait tenir tête à la réaction et permettre à la nation de reprendre ses esprits et de retrouver son chemin. Avec ce balancier régulateur, sans doute les erreurs ni les épreuves ne sont impossibles.

Mais ce n'est pas seulement la véritable théorie libérale et républicaine qu'a exposée et victorieusement défendue l'honorable M. Magnin : il a montré encore, avec un rare bonheur d'expressions et d'exemples, les périls que la division et la lutte intestine feront courir au parti républicain dans les prochaines élections. Souvenons-nous de l'histoire, s'est-il écrié, souvenons-nous de la période néfaste de 1849, où les républicains, ne sachant que se décrier, se sonpçonner, s'injurier à la face du pays, faisaient le jeu de leurs adversaires et de leurs propres mains ont préparé leur victoire. "A cette époque, le programme des réactionnaires était le même qu'aujourd'hui : ils ne se réclamaient d'aucune forme monarchique. Nommés, ils se sont séparés en trois tronçons; les républicains ont fait de même; aucune majorité n'a pu se former dans l'Assemblée unique de 1850, et, dans cet état de morcellement et d'impuissance, une main criminelle s'est emparée du pouvoir, a confisqué toutes les libertés, a pesé dix-huit ans sur le pays, pour finir à Sédan, par le démembrement de la France."

Pourrait-on imaginer un plus instructif et plus tragique exemple, et quelle leçon écoutera-t-on si l'on ne profite pas de celle-là!

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Si nous examinons le travail qui incombe aux comités et aux candidats, en vue des prochaines élections générales en France, nous trouvons qu'il entraînera une dépense qui peut être évaluée, pour toute la République, à plus de quinze millions de francs, non compris, bien entendu, les libéralités que pourront faire les candidats.

Circulaires, professions de foi, affiches portant les noms des candidats, placards des comités faisant des appels réitérés aux électeurs, bulletins de vote, qui seront imprimés au nombre de plusieurs centaines de millions, nécessiteront l'emploi de véritables montagnes de papier. Plusieurs grandes imprimeries ont déjà reçu des commandes fantastiques de pancartes à livrer en vertu de traités à des dates déterminées. Les mieux avisés prévoient qu'au dernier moment on sera débordé dans les imprimeries, et ils prennent leurs précautions.

Se figure-t-on l'embarras dans lequel se trouverait un candidat qui, au moment critique, ne trouverait pas d'imprimeur pour publier son appel aux électeurs, appel souvent désespéré de la dernière heure! Le cas s'est présenté. On en verra encore des exemples aux prochaines élections.

Un chiffre donnera une idée de l'importance du travail qui va se faire, d'ici aux élections, dans les imprimeries. On nomme un imprimeur d'une petite ville de province, qui vient de recevoir une commande comprenant 60,000 pancartes pour profession de foi et 350,000 bulletins de vote.

Le *Journal des Débats* reçoit, d'Alger, une lettre sur les ravages du phylloxera en Algérie :

Il n'y a plus à le cacher. Le phylloxera était depuis sept ans en Algérie, à Mamsourah, près de Tlemcen. Un propriétaire dont le nom mériterait bien de passer à la postérité s'est avisé, en 1878, d'après les renseignements les plus certains, de compléter deux hectares avec des sarments importés de France. La maladie s'est déclarée en 1880 et s'est étendue à l'entour sur six hectares. L'aimable homme qui avait introduit le fléau se contentait d'arracher les plants mourants, et ses voisins, infectés comme lui, se gardaient bien de souffler mot. Il y a mieux : un des phylloxérés est marchand de plants de vigne, et fait de bonnes affaires. Il en vend depuis deux ans dans tout le département d'Oran. Dieu sait maintenant où nous en sommes.

. . . . . .

Nous faisons arracher et brûler tout sur ce champ maudit de Mansourah. Il est entouré d'un cordon de chasseurs à pied; on n'y pénètre qu'avec une lettre du gouverneur de l'Algérie et un ordre du délégué du ministre de l'agriculture. Quand vous en sortez, on vous brosse et soumet vos vêtements comme ceux d'un cholérique, on désinfecte vos chaussures avec du pétrole. Tous les ceps sont rasés, toutes les feuilles, toutes les brindilles sont réduites en cendres. On a versé au pied de chaque plant un litre et demi de pétrole afin de détruire tous les phylloxeras qui rongent les grosses racines et de fermer la route au reste. 200 barils de sulfure de carbone viennent d'être débarqués à Oran; on en injectera, par dessus le pétrole, 300 grammes par mètre carré, soit 3,000 kilogr. à l'hectare. Enfin, il sera interdit de planter là quoique ce soit pendant trois ans.

En même temps un service phylloxérique, comprenant l'Algérie entière, est organisé; des syndicats de viticulteurs se constituent.

. . . . . .

Quel tableau lugubre offrirait notre Algérie, si ces funestes taches s'étendaient et prenaient le dessus comme cela s'est vu bien ailleurs! Nous avons débroussaillé 70,000 hectares pour plantes sous le rapport des milles. Elles ont, la 1re, 45,878; la 2e, 45,079; la 3e, 31,121; la 4e, 27,831. La Grande Bretagne avoit 31,145,861 télégrammes par an et passe, sous ce rapport, avant les contrées que nous venons de nommer.

Le Sahara pour ironie cruelle de la fortune, n'avons-nous donc pris toutes ces terres, n'y avons-nous dépensé, depuis la fin des guerres, tant d'argent et de courage que pour en faire un Sahara cent fois pire que le Sahara véritable!

. . . . . .

Le 18 août, au congrès scientifique de Grenoble, France, le docteur Delthil, de Nogent-sur-Marne, a communiqué de nouvelles observations de traitement de la diphtérie par les fumigations de goudron de térébinthine.

Il a présenté la statistique suivante :

Traitement curatif.—68 observations, 64 guérisons, 4 décès.

Traitement prophylactique. — 364 personnes ont assisté les malades à des titres divers, 2 cas seulement de contagion bénine se sont produits.

Il a cité des observations rapportées par plusieurs médecins, entre autres celles de MM. Dujardin-Beaumetz, Musgrave-Clay, etc., etc., puis il a présenté un mémoire imprimé du docteur Georges, professeur de laryngoscopie à l'Université de Montréal (Canada), qui déclare rigoureusement exactes les conclusions de l'auteur du traitement.

Une promenade à l'Exposition du travail au Palais de l'Industrie, à Paris.

Nous lisons dans le *Moniteur de l'Exposition de* 1889, revue hebdomadaire de Paris :

C'est toujours un spectacle attrayant et digne du plus haut intérêt de voir réunis dans une même enceinte les divers produits de l'industrie humaine. C'est une douce satisfaction pour l'esprit cultivé de pouvoir constater les progrès réalisés par l'intelligence de l'homme, dans sa lutte incessante contre la matière.

Qui pourrait rester indifférent à la vue de ces instruments de tous genres, de ces machines puissantes, auxiliaires aussi ingénieux que féconds du travailleur, de ces objets d'art, véritables chefs-d'œuvre de patience, dont la perfection le dispute à la grâce et qui reflètent si puissamment l'idée générale qui les a conçus et l'adresse de la main qui les a exécutés.

La première impression qui frappe le spectateur en entrant dans le palais de l'industrie, c'est la simplicité unie à l'élégance. Une précision mathématique a présidé à l'emménagement de tous ces objets si divers, si disparates. Tout est arrangé, divisé, classé avec goût.

Ce premier article n'étant qu'une entrée en matière, une sorte de coup d'œil jeté sur l'exposition, nous n'entrerons dans aucun détail technique, nous réservant de revenir sur les principales branches du travail qui y sont représentées.

Nous n'étonnerons certainement pas le lecteur en disant que les machines sont nombreuses et qu'elles donnent une excellente idée des progrès que cette industrie a réalisés chez nous depuis quelques années.

Parmi les inventions les plus curieuses, il faut citer, en premier lieu, le chemin de fer à rail unique surélevé, de M. Lartigue.

Un chemin de fer roulant sur un seul rail, cela paraît invraisemblable, presque impossible, n'est-ce pas? Eh bien! cependant, on est frappé de la simplicité de l'invention, quand on se trouve en face du système exposé par M. Lartigue.

Il est incontestable que les chemins de fer à voie étroite constituaient un progrès sur les anciens modes de transport par voie ferrée, mais il est évident que le chemin à un seul rail serait en quelque sorte l'idéal du genre, car il se prêterait plus facilement à toutes les courbes et à toutes les sinuosités du terrain.

Nous allons donner une courte description de l'invention de M. Lartigue.

La voie se compose d'un rail unique : au lieu de reposer sur le sol, il est en l'air, supporté de distance en distance, par deux poteaux de fer réunis à leur sommet en forme d'A, et perçant le rail à leur extrémité supérieure, au moyen d'un boulon. Ces supports reliés entre eux à leur base par une traverse métallique sont fixés par deux broches enfoncées dans le sol.

Le rail est formé d'une bande d'acier d'une grande flexibilité horizontale et d'une grande rigidité verticale. Il est divisé en segments de 3 mètres, de sorte que le transport de la poste en sont facilités et n'exigent pas le concours d'ouvriers spéciaux. L'assemblage se fait au moyen d'éclisses que chaque rail porte à son extrémité.

Il nous reste maintenant à expliquer comment le train circule sur cette voie étroite.

Il roule, en quelque sorte, à cheval sur le rail. Les récipients destinés aux marchandises ou les wagons pour les voyageurs sont suspendus de chaque côté, au moyen d'une ou de plusieurs roues à gorge situés à la partie supérieure. Ces roues sont fixées par une cheville ouvrée, au bas du bâti en fer, de chaque côté duquel descendent deux bras semblables à ceux d'un bât de mulet, et supportent soit de simples cacolets, pour le transport du bois ou d'autres matières, soit des wagonnets pour le transport des voyageurs.

Rien de pittoresque comme ce train circulant, ainsi suspendu sur un rail unique. L'équilibre s'établit facilement et, pour ainsi dire, de lui-même, car le centre de gravité est situé bien au-dessous du point de suspension. En cas de chargement d'un côté, il est maintenu par des galets placés à la partie inférieure du véhicule et glissant sur des bandes de fer fixées aux supports.

Nous reviendrons sur cette ingénieuse invention dont l'application est aussi facile qu'économique, et permet de sauver des difficultés de terrain, qui constituent parfois un obstacle presque insurmontable pour les voies ferrées ordinaires.

Puisque nous parlons des chemins de fer, nous devons aussi signaler le chemin de fer aérien de MM. Mélinaire frères. C'est le projet de création du métropolitain qui a fourni à MM. Mélinaire l'idée de leur chemin de fer aérien

L'ensemble de l'ouvrage représente un viaduc métallique continu, à deux étages superposés reposant sur une série de piliers fixés dans le sol. L'espace libre entre ces piliers est de 50 mètres environ mais il peut être élargi suivant les nécessités. Les través du viaduc, d'un point à l'autre, se composent de deux poutres de rives de 5 mètres de hauteur composées de tôles, cornières et croisillons en fer dont les sections ont été données par les calculs de résistance. Ces poutres de rives sont solidement entretoisées par les deux planchers qu'elles ont à porter et forment un tunnel offrant une disposition des plus résistantes; la partie supérieure est composée d'un garde-corps pour la sécurité des voyageurs appelés à parcourir la voie.

La largeur du viaduc prise à l'extérieur des poutres est de 3m50 au minimum, et peut être augmentée si on le juge à propos.

Nous n'avons pas besoin de dire que le modèle qui figure à l'Exposition n'a pas les dimensions que nous venons de donner. MM. Mélinaire frères ont employé des dimensions plus restreintes afin de démontrer la possibilité d'établir ces voies aériennes en n'occupant relativement que très peu de place tant en élévation que sur le sol.

Afin de permettre la libre circulation des voitures de toutes sortes sous le viaduc aérien, les constructeurs ont eu soin d'élever à une hauteur minima de 5 mètres qui sera susceptible d'être augmentée ou diminuée suivant le nivellement du terrain.

Certes, on ne saurait nier que ce projet présente de grands avantages. Cette voie aérienne supportée par d'énormes piliers et ayant plusieurs étages superposés, étonne par sa hardiesse, et cependant elle offre des garanties incontestables de solidité.

On peut dire que MM. Mélinaire frères ont peut-être trouvé le moyen le plus pratique et le moins coûteux de réaliser le projet de création d'un chemin de fer métropolitain.

La *Pall Mall Gazette*, de Londres, trouve que le gouvernement allemand commence à abuser de sa grande puissance;

Si l'on a eu des raisons d'admirer la modération dont le prince de Bismarck a fait preuve, dit-elle, pendant quatorze ans, dans sa position de dictateur de l'Europe, il faut convenir que cette modération semble tirer à sa fin. Abstraction faite de la question de Zanzibar, la manière hautaine avec laquelle il a passé par-dessus les droits de l'Espagne sur l'archipel des Carolines est digne des pires traditions du césarisme. Cette injustice laissera des traces profondes dans le cœur d'un peuple fier, dont l'inimitié pourra un jour causer du tort à l'Allemagne.

Et voici qu'aujourd'hui nous apprenons la nouvelle de l'expulsion d'Alsace d'un diplomate français, qui y vivait paisiblement et tranquillement sur sa propriété, sous prétexte qu'il était membre de la Ligue des patriotes de M. Paul Déroulède. Il est vraiment triste de voir le prince de Bismarck se livrer au vice de l'arrogance et de la hauteur quand il s'affaire aux faibles; il aurait mieux fait de résister à la tentation. Mais il paraît que la toute-puissance, quand elle dure trop longtemps, est capable de faire tourner la tête la plus solide, voire même celle d'un Teuton.

Tout passe!

Il n'y a plus aux Invalides de Paris qu'un seul soldat de l'ancienne garde, mais il est réduit à l'immobilité absolue et voit ses derniers jours couché à l'infirmerie.

Il a 94 ans; il se nomme Joseph Decroix; c'est un ancien caporal de la garde qui a fait onze campagnes.

C'est, croit-on, à l'Hôtel, le dernier des vieux de la vieille.

Le ministre de la guerre de France, vient d'arrêter la division, en deux portions, du contingent fourni par la classe de 1884 et qui doit être appelé au service en décembre prochain.

Les jeunes gens de cette classe, reconnus bons pour le service et n'ayant à faire valoir aucun motif de dispense ou d'exemption, sont au nombre de 135,779.

La première portion du contingent a été fixée à 101,722 hommes.

La seconde portion à 34,057.

Sur la première portion devant servir cinq ans, 94,422 jeunes soldats seront incorporés dans l'armée de terre, 7,300 dans l'armée de mer. Mais, déduction faite des soutiens de famille et autres non-valeurs, on compte que le total de 101,722 inscriptions dans la première portion ne donnera pas plus de 91,990 incorporations réelles, dont 85,928 pour l'armée de terre et 6,671 pour l'armée de mer.

Les ajournés des classes de 1882 et 1883, qui ont été reconnus aptes au service en 1885, sont au nombre de 15,454, dont 11,309 pour la première portion de l'armée de terre et 4,055 pour l'armée de mer.

Pour connaître la destination d'un jeune homme de la classe de 1884 appelé au service, il suffit de calculer dans le canton le nombre proportionnel des jeunes soldats que fournit le canton, par rapport au nombre total, dans la proportion de :

7,300 à 135,779, soit 5 37 pour cent, armée de mer.

94,422 à 135,779, soit 69 55 pour cent, première portion de l'armée de terre.

34,057 à 135,776, soit 25 08 pour cent, seconde portion de l'armée de terre.

Ainsi dans un canton devant, par exemple, fournir 100 conscrits, il y en aura :

5 ou 6 pour l'armée de mer;

69 ou 70 pour l'armée de terre, première portion;

25 ou 26 pour l'armée de terre, seconde portion.

La même circulaire ministérielle règle tous les détails relatifs à la formation du contingent de l'armée de terre.

On parle, dans un salon, de la maladie du sultan :

—Docteur, qu'est-ce que c'est au juste que cette ossification des artères dont est atteint le sultan?

—C'est bien simple; figurez-vous les artères du malade acquérant peu à peu la consistance des tubes du macaroni.

—Je comprends, alors, qu'il file.... un mauvais coton!

A minuit : Un caissier en villégiature lit par mégarde un recueil de poésies dans lequel il apprend que les étoiles sont peut-être les âmes des défunts qui brillent sur nous là-haut.

Tout à coup, le caissier jetant les yeux au ciel, aperçoit une étoile filante.

—Tiens! se dit-il avec recueillement, l'âme d'un confrère, sans doute!...

M. l'abbé Roux a publié, récemment, à Paris, un volume de pensées, auquel M. Ed. Drumont a consacré un intéressant article dans la *Liberté :*

Je voudrais bien—dit M. Drumont—donner quelque idée à mes lecteurs de cette œuvre intéressante, surtout en ce sens que c'est l'œuvre d'un isolé, que l'auteur ne reflète point les opinions d'un groupe, mais qu'il pense constamment par lui-même. Ces choix sont toujours difficiles. Je puis citer cependant un résumé juste dans son laconisme des grands moralistes français :

"Pascal est sombre, Larochefoucauld amer, La Bruyère malin, Vauvenargues mélancolique, Chamfort âcre, Joubert bienveillant, Swetchine douce.

"Pascal cherche, Larochefoucauld suspecte, La Bruyère épie, Vauvenargues opine, Chamfort condamne, Joubert excuse, Swetchine plaint.

"Pascal a une obsession, Larochefoucauld un parti pris, La Bruyère un point de vue, Vauvenargues un idéal, Chamfort un ressentiment, Joubert une aspiration, Swetchine une espérance.

"Pascal rapporte tout à une folie, Larochefoucauld à un vice, La Bruyère à travers, Vauvenargues à un principe, Chamfort à un abus, Joubert à un sentiment, Swetchine à une croyance.

"Pascal est profond, La Rochefoucauld pénétrant, La Bruyère sagace, Vauvenargues délicat, Chamfort paradoxal, Joubert ingénieux, Swetchine contemplative.

"Pascal est un problème, La Rochefoucauld un verdict, La Bruyère une étude, Vauvenargues un aperçu, Chamfort un réquisitoire, Joubert une image, Swetchine une prière.

"Pascal paraît hypocondre, La Rochefoucauld misanthrope, La Bruyère apathique, Vauvenargues cordial, Chamfort rageur, Joubert tranquille, Swetchine sereine."

Avouez que pour un curé de campagne il y a là une gamme de nuances assez subtilement observée.

L'auteur, d'ailleurs, excelle à condenser en quelques mots expressifs tout un monde d'idées. Quelques-unes de ses Pensées dans ce genre sont joliment frappées.

"Le réel donne l'exact; l'idéal ajoute le vrai. Le réaliste ne reproduit que des choses, l'idéaliste invente des êtres."

"L'art antique revêtait le corps humain de pudeur et de majesté, l'art moderne déshabille même le nu. C'est un impudique et quelquefois un impudent. Athènes répandait l'âme sur la chair, Paris répand la chair sur l'âme. La statue grecque rougit; la statue française fait rougir."

"La littérature était jadis un art et la finance un métier. Aujourd'hui c'est l'inverse."

On trouvera des portraits en quelques lignes dans le genre de ceux de l'ésuit, des médaillons prestement enlevés et très réussis :

"Jules Javin : il écrit; après il pense."

"Charles Nodier : un peu de tout, beau coup de rien."

"Joseph Autran : un petit coquillage où bruit la grande mer."

"Beaumarchais : une joyeuse journée d'automne que la chute de quelques feuilles desséchées frappe çà et là d'un bruit sinistre."

Décédée, hier, à 9 heures 3/4 P. M., à l'âge de 58 ans, Dame Vve JEAN BAPTISTE GROSSIR, née Brigitte Marchal, native d'Alsace, France. Les amis et connaissances ainsi que ceux de la famille sont priés d'assister à son funéraille qui aura lieu cette après-midi, samedi, à 4 heures et demie. Le convoi partira de sa dernière résidence, 293 rue Royale, entre Hôpital et Quartier.

De la part de ses enfants.

COLUMBIAN INSTITUTE.

No— Rue des Remparts, (côté Nord.) Pensionnat et Externat de Jeunes filles avec Kindergarten pour les enfants des deux sexes. L'ouverture de la seizième année scolaire de cette institution a eu lieu le 1er septembre 1885.
Termes modérés.
Mlle H. FITZ GERALD, Directrice.
5 sept—3 m.

John's Restaurant,
19.....RUE UNION.....19
Déjeûner.....à 50 cts.
Dîner.....à 75
ou à la carte, pension par mois ou à la semaine.
Prix très-modérés, chambres pour voyageurs.
Lunch tous les jours de 10 1/2 heures à 1 heure.
4 sept—6 mois.

Changement de local.

A PARTIR du 15 septembre, la fabrique de Bottes et chaussures de L. BONQUOIS 38 rue St-Charles, sera transférée au No 119 rue de la Commune, à côté du magasin de bottes et chaussures, en gros, de John Henry.
5 août—1m PP

PETITES ANNONCES.

A LOUER.

A louer.—Deux belles résidences sur l'Esplanade, Nos. 205 et 319. S'adresser à Pierre Lanaux, 27 rue Conti. 5sept PP

A VENDRE.

A vendre—Balcons, verandahs et colonnes, à barrières, portes et lits en fer